

MÉMOIRE INGRATE



Un ami.—Ciel ! D'où viens-tu, Smith ? Tu es tout fripé !

Smith.—J'suis moulu (hic)... le porter m'a chassé d'hôtel (hic)... dit qu'j'étais soul.

L'ami.—Je poursuivrais le propriétaire en dommages.

Smith.—Moi... si (hic)... mais j'sais pas quel hôtel.

LE COQ DU CLOCHER

LÉGENDE ESPAGNOLE

Il y avait une fois une belle poule qui vivait très-honorablement dans une basse-cour. Elle avait beaucoup d'enfants, parmi lesquels on en remarquait un difforme et un estropié.

Or, c'était justement celui-ci que sa mère préférait : toutes les mères sont ainsi faites.

Cet avorton était sorti d'un mauvais petit œuf tout ridé. Ce n'était qu'une moitié de poulet. A le voir, on eût dit que l'épée de Salomon avait exécuté sur son entier la fameuse sentence qu'en certaine occasion prononça ce si sage roi. Il n'avait qu'un œil, une aile et une patte ; mais cette difformité ne l'empêchait pas d'être encore plus orgueilleux que son père, le coq le plus vigoureux, le plus brave et le plus galant qu'il y eût dans aucune basse-cour à plus de vingt lieues à la ronde. Ce mauvais poulet s'imaginait être le phénix de sa race. Si les coqs de son âge le tournaient en ridicule, ce n'était que par envie ; si les poules le raillaient, c'était par pur dépit de voir le peu de cas qu'il faisait d'elles.

Un jour, il dit à sa mère :

—Écoutez, mère, je m'ennuie ; la campagne me fatigue, et je me propose d'aller à la cour visiter le roi et la reine.

La pauvre mère fut prise d'un frisson en entendant ces paroles.

—Mon fils, s'écria-t-elle, qui t'a mis en tête pareille folie ? Ton père, qui cependant fait l'honneur de sa race, n'est jamais sorti d'ici. Où trouveras-tu une basse-cour comparable à la nôtre, un tas de fumier aussi gros, une nourriture plus saine et plus abondante, un poulailler plus sûr, une famille plus aimante ? Pendant qu'il en est temps encore, fais tes réflexions et renonce à ce projet.

—*Nego*, répondit en latin Moitié-de-Poulet qui voulait faire parade de sa science ; mes frères et mes cousines ne sont que des ignorants, et des butors avec lesquels il m'est impossible de vivre plus longtemps.

—Mon enfant, continua la mère consternée, ne t'es-tu jamais regardé au miroir ? *N'as-tu pas vu qu'il te manque un œil, une aile et une patte ?*

—C'est bien à vous de me reprocher cette petite imperfection, s'écria Moitié-de-Poulet ; à vous qui devriez mourir de honte en me voyant en cet état, car la faute en est à vous. De quel œuf suis-je sorti, s'il vous plaît ? serait-ce de celui d'un vieux coq ?

—Non, mon fils, dit la poule, de pareils œufs,

il ne naît que des basilics : tu es sorti d'un œuf que j'avais pondu ; mais c'était le dernier de la saison. Voilà pourquoi tu es né faible et imparfait. Il n'y a certes pas de ma faute.

—Il peut se faire, repartit Moitié-de-Poulet, dont la crête devint rouge écarlate, que je rencontre un chirurgien assez habile pour me remettre les membres qui me manquent. Ainsi donc, treuve aux remontrances. Je pars.

Quand la pauvre mère vit qu'il n'y avait pas moyen de le dissuader de son projet, elle lui dit :

—Mon fils, écoute du moins les plus prudents conseils de ta mère. Ne passe jamais devant les églises où il y a une statue de saint Pierre : ce saint aime peu les coqs, et encore moins leur chant. Évite aussi certains hommes que tu rencontreras dans le monde ; on les appelle cuisiniers, ce sont nos ennemis mortels. Et maintenant, mon fils, que Dieu te guide et que saint Raphaël, le patron des voyageurs, te conduise. Va, et demande à ton père sa bénédiction.

Moitié-de-Poulet s'approcha du respectable auteur de ses jours, courba la tête pour lui baiser la patte et lui demanda sa bénédiction. Le vénérable père la lui donna avec plus d'emphasis que de tendresse ; car il l'aimait peu à cause de son mauvais caractère. La mère se détourna pour cacher son émotion et essuyer ses larmes avec une feuille sèche.

Moitié-de-Poulet battit de l'aile, chanta trois fois et se mit en route.

Bientôt il arriva à la source d'un ruisseau que l'été avait à peu près desséché. *Quelques petites branches arrêtaient le mince filet d'eau.* Le pauvre ruisseau s'adressa au voyageur dès qu'il aperçut :

—Ami, tu vois combien je suis faible ; et je ne puis, dans l'état où je suis, ni écarter ces petites branches qui obstruent mon lit, ni même faire un détour pour les éviter. Tu peux bien facilement me tirer de ce souci en écartant ce menu bois du bout de ton bec. Pour prix de ce service, tu apaiseras ta soif dans mon courant, sans compter que je n'oublierai pas ton assistance et saurai la reconnaître lorsque les eaux du ciel m'auront rendu toute ma force.

—Certainement, je puis faire ce que tu me demandes ; mais je ne le veux pas, répondit Moitié-de-Poulet. Est-ce que j'aurais la tournure d'un domestique de ruisseau sale et misérable ?

—Tu te souviendras de moi quelque jour murmura le ruisseau éterné.

—Bravo ! s'écria Moitié-de-Poulet en se moquant, tu as donc pris un terme à la loterie, ou tu comptes sur un nouveau déluge ?

Un peu plus loin, il rencontra le vent étendu par terre et presque mourant.

—Cher Moitié-de-Poulet, lui dit le pauvre malade, dans ce monde nous avons tous besoin les uns des autres. Approche-moi ; et regarde-moi ; vois en quel état m'a mis la chaleur de l'été : moi si fort, si puissant, moi qui soulève les vagues ravage les champs, brise tout ce qui résiste, un seul jour de canicule m'a tué. J'ai voulu jouer avec les fleurs, elles m'ont enivré de leurs parfums, et me voici tout languissant. *Si tu voulais me soulager à deux doigts de terre et m'éventer avec ton aile, je pourrais prendre mon vol et regagner la caverne au fond de laquelle ma mère et mes sœurs les tempêtes travaillent à recoudre les nuages que j'ai déchirés ; elles me rendraient le souffle et je recouvrerais ma puissance.*

Seigneur cavalier, répondit le mauvais cœur, Votre Grâce s'est souvent amusée à me surprendre par derrière et m'étaler la queue en éventail, de manière à faire rire toutes les poules. A chacun son saint : implorez le vôtre, je vous conseille. Au revoir, seigneur l'essoufflé !

Il dit, chanta trois fois, en faisant la roue, et poursuivit son chemin.

Au milieu d'un champs couvert de chaume, auquel les moissonneurs avaient mis le feu, s'élevait une petite colonne de fumée. Moitié-de-Poulet s'en approcha et vit une étincelle à moitié couverte de cendres.

—Mon bien-aimé, s'écria-t-elle, sauve-moi la vie, je me meurs faute d'aliments. Je ne sais ce qu'est devenu mon cousin le vent, mon soutien ordinaire dans mes moments de défaillance, donne-moi quelques pailles pour me ranimer.

—Qu'ai-je de commun avec toi ? riposta aigrement le voyageur : évente-toi, si cela te fait plaisir ; je n'aide qu'à ceux qui peuvent m'être utiles.

—Qui sait si tu n'auras pas besoin de moi quelque jour, répondit-elle ; personne n'a le droit de dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

—Ah ! c'est comme cela que tu le prends s'écria le perfide ; eh bien ! voici pour toi.

Aussitôt il la couvrit de cendres sur lesquelles il se mit à trépigner en chantant comme s'il eût fait une vaillante action.

En arrivant à la capitale, Moitié-de-Poulet passa devant une église.

—A qui est dédiée cette église ? demanda-t-il.

—A saint Pierre, lui répondit-on.

—Oh ! oh ! c'est ici que demeure saint Pierre ! voilà qui va bien. Et se plantant au milieu de la grande porte, il s'enroua à chanter pour désobéir à sa mère et à faire enrager le saint.

Comme il se préparait à entrer ensuite au palais pour voir le roi et la reine, les sentinelles lui crièrent :

—On ne passe pas.

Il fit un détour, et, par un passage dérobé, arriva à une très grande pièce où il vit beaucoup de monde s'agiter.

—Quelles sont ces personnes ? demanda le voyageur.

—Ce sont les cuisiniers de Sa Majesté.

Au lieu de fuir, ainsi que sa mère le lui avait recommandé, l'imprudent entra tête et queue en l'air.

A peine avait-il fait trois pas qu'un marmiton l'empoigna et lui tordit le cou en un clin d'œil.

—Passez-moi de l'eau pour ébouillanter ce pélerin, cria l'aide de cuisine.

—Dona Cristalline, ma belle amie, dit le poulet, fais-moi la grâce de ne pas m'échauder ; aie pitié de moi.

—As-tu eu pitié de moi, mauvais drôle, répondit l'eau bouillonnant de colère, et elle l'arrosa de la tête au pied pendant que le marmiton lui arrachait jusqu'à sa dernière plume.

Le cuisinier en chef prit alors l'échaudé et le mit dans la casserole.

—Feu brillant, cria le malheureux, toi qui es si puissant et si resplendissant, compatis à ma malheureuse position ; arrête ton ardeur, apaise tes flammes, ne me brûle pas.

—Brigand ! répondit le feu, oses-tu bien m'implorer, après avoir essayé de m'étouffer quand tu croyais n'avoir pas besoin de moi ? attends, tu vas voir.

Et, en effet, le feu s'alluma tellement qu'au lieu de le dorer comme il l'eût fait pour un autre il le réduisit en charbon.

Lorsque le cuisinier le vit dans un pareil état il le prit par la patte et le jeta par la fenêtre ; le vent qui l'attendait près de là, le prit, et se saisit de l'infortuné.

Vent, cria Moitié-de-Poulet, mon chéri, mon respectable, mon redouté seigneur ; toi qui régnes sur tout le monde et t'obéis à personne, toi qui es puissant entre les puissants, prends pitié de moi et porte-moi sur ce fumier.

—Moi te laisser, rugit le vent, jamais, jamais, jamais !

Et le faisant tourbillonner dans l'air, il finit par le lancer sur le toit de l'église.

Saint Pierre alors étendit la main, empoigna le railleur insolent, et d'un coup le cloua sur la pointe du clocher.

Depuis lors Moitié-de-Poulet y est resté embroché.

On peut l'y voir, noir, sec, aplati, tourmenté par la pluie, brûlé par le soleil, agité par le vent qui le fait tourner en lui soufflant toujours sur la queue.

On ne l'appelle plus Moitié-de-Poulet, mais girotonne.

Or, sachez tous qu'il n'est là que pour expier ses péchés, sa dureté, son orgueil et sa désobéissance.

A la pension :

Une dame (au perroquet).—Polly veut un biscuit ?

Polly.—Tonnerre, pas un biscuit de la maison toujours !